NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

104 N° 1 1982

La Personne du Christ. «Qui dites-vous que Je suis?»

Pierre GANNE

p. 3 - 21

https://www.nrt.be/it/articoli/la-personne-du-christ-qui-dites-vous-que-je-suis-928

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La Personne du Christ

« QUI DITES-VOUS QUE JE SUIS ? » *

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? » (*Mt 16,* 15). C'est la question à laquelle l'homme répond par la foi.

Explicitement formulée, comme au chapitre 16 de saint Matthieu, ou implicitement posée à travers les foisonnements de la culture, à travers ses interprétations tendancieuses ou ses refus systématiques, ses accueils et ses empressements également suspects, la question demeure et s'adresse à chacun d'entre nous, un jour ou l'autre, tôt ou tard. Même celui qui répond : « Jésus-Christ ? Connais pas », montre que la question le touche, de même que l'on s'engage quand « on ne veut rien savoir ».

Notons bien que Jésus ne pose pas de questions périphériques comme : « Que pensez-vous de ma doctrine et de mon enseignement ? Comment appréciez-vous ma belle morale ? Et le magnifique idéal des Béatitudes ? Comment comprenez-vous mes actes et mes comportements à l'égard du système établi ? » Mais Il demande : « A travers tout cela, dont vous êtes témoins, *qui dites-vous* que *je suis* ? »

Jésus commence par évoquer et par exclure les « on dit », quand il demande au préalable : « Au dire des gens, qu'est ou qui est le Fils de l'homme ? » (*Mt 16,* 13). Le « on dit » n'atteint pas la

---

* Le P. Pierre Ganne, S.J., né le 31 mai 1904, ordonné prêtre en 1936, fut professeur de dogme à la Faculté catholique de Lyon de 1943 à 1951, puis il exerça son ministère à la maison de retraites Saint-Hugues (à Saint-Egrève puis à Biviers) jusqu'à son décès survenu le 15 août 1979. Les pages qu'on va lire et dont il a laissé le texte dactylographié de sa main représentent l'ébauche ou le résumé d'un exposé qu'il ne put mener à bien. Un recueil de ses entretiens sur l'Incarnation va paraître aux Editions du Centurion sous le titre *Qui dites-vous que je suis ? Leçons sur le Christ.*

personne, mais la fonction, les manières d'être, le personnage, ce qu'on sait ou croit savoir de Lui, Jésus. Mais on peut savoir sur quelqu'un beaucoup de choses, accumuler sur son compte une masse de documents qui le cernent de tous côtés, et ignorer qui il est, ne pas le connaître personnellement et, selon le terme de saint Ignace, « intimement ». Le savoir le plus poussé n'est pas la connaissance personnelle. La quantité, fût-elle énorme, des savoirs ne peut pas remplacer la moindre démarche personnelle où je m'engage. On ne passe pas de plain-pied de la question : « Qui dit-on que je suis ? » à la question : « Qui dites-vous que je suis ? »

En d'autres termes, il ne s'agit pas de classer le Christ dans les schèmes et les catégories déjà établies, de le caser quelque part dans les données acquises de la société et de la culture. « C'est un prophète », par exemple. Cette tentative commune de classer, de faire entrer le Christ ou le christianisme dans un monde constitué, même si ce procédé se qualifie de scientifique, tourne le dos à la démarche personnelle de la foi. La foi est la découverte, à partir de notre liberté, de ce que nous avons ou plutôt de ce que nous sommes d'absolument original dans l'originalité créatrice qu'est la personne du Christ.

C'est pourquoi à la question que nous pose le Christ, à la question vivante qu'est le Christ, rien ni personne ne peut répondre à notre place : ni philosophie, ni idéologie, ni science, ni théologie, ni même l'Eglise, dont le rôle n'est pas du tout de remplacer la démarche irremplaçable de la foi personnelle.

Il faut passer du savoir à la connaissance de foi, et ce passage est irréversible. Aucun savoir n'équivaut à la démarche personnelle de la foi. Mais il est vrai, en revanche, que la connaissance de foi n'exclut pas le savoir ; elle permet au contraire de l'assumer, de le situer, de déterminer le rôle du savoir et du langage dans la genèse de la foi au cœur de l'homme.

Il nous faut donc examiner de près comment se déploie la démarche de la foi.

« Qui dites-vous que je suis ? » est une question de Personne à personne. Remarquons tout de suite que ce terme de « personne » est un piège de première grandeur, à la fois subtil et grossier. Sa clarté apparente doit être refusée, contestée. Précisément le terme de « personne » suppose la réponse à la question posée. C'est le mouvement même de la foi et la réponse à l'appel de la Personne du Christ reconnue qui nous personnalisent et nous font entrer dans l'univers personnel qui est « la Création nouvelle ».

Nous n'avons pas fini de parcourir et de reconnaître cette dimension essentielle de la foi et de la vie.

Il nous faut refaire personnellement la *genèse* de la connaissance de foi. Il ne nous servirait à rien de partir des formules de la foi, que ce soit les formules de l'Ecriture Sainte ou les dogmes des Conciles et des Credo ou Confessions de foi. Ces formules, justement, supposent la foi qu'elles expriment et elles ne sont intelligibles que dans la foi. Toutes les explications du monde ne seraient que l'analyse d'un langage et n'atteindraient pas à la connaissance du Christ qui coïncide avec la genèse en nous du dynamisme personnel de la foi qui est *ma* parole, et pas seulement un langage reçu, fût-il par ailleurs autorisé.

Pour l'homme aliéné dans le savoir et dans le langage, il y a là ce qu'il appelle un cercle vicieux. Il ne se rend même pas compte que les expériences les plus élémentaires et les plus incontestables de la vie humaine, telle la naissance d'une amitié ou d'un amour où l'on découvre l'autre à qui on donne sa foi, obéissent à la même logique élémentaire. Hélas ! l'expérience humaine de l'homme aliéné est plus loin de lui que les étoiles.

Avant de poursuivre, il nous faut insister sur quelques remarques déjà esquissées, concernant la Personne du Christ et corrélativement la personne du répondant.

1. Les actes et les paroles du Christ, son message et ses œuvres, son enseignement et son comportement sont, pour la foi, absolument indissociables de sa personne. On peut facilement concevoir que l'on puisse écarter, non la référence au fondateur d'une religion, mais sa Personne, pour ne retenir que ce qui est étiquetable et classifiable dans les musées du savoir : son message, sa doctrine, sa morale. Dans le même sens, on peut s'intéresser à sa vie, à son histoire, pour mieux pénétrer sa personnalité, mais sans entrer avec sa Personne dans un lien d'engagement personnel, sans jouer sa vie sur sa Personne librement reconnue. Mais Jésus pose la question de sa Personne et nous demande de répondre par nous-mêmes : « Qui dites-vous que je suis ? »

Par là nous touchons à ce que la foi chrétienne (= christique) a de spécifique et qui la distingue à jamais de ce qu'il convient d'appeler une croyance religieuse. La foi chrétienne est renoncement aux panthéons, aux cocktails religieux et aux syncrétismes, qui ne sont que la perversion de l'universel véritable qui se révèle en même temps et du même mouvement que la Personne.

Les contemporains de Jésus étaient frappés par le caractère personnel de son dire et de son faire. « On vous a dit, Moi je vous dis. » D'autres ont dit, à la lettre, ce que dit Jésus et cependant « jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Il parle « d'autorité ».

c'est-à-dire que ses paroles et ses actes coulent de source. Il n'enseigne pas d'après des traditions, comme les Scribes. Il n'y a pas en Lui de distance entre ce qu'Il dit et ce qu'Il est. Plus tard les disciples découvriront qu'il n'y a pas de distance entre sa parole et la Parole de Dieu.

Aucun homme, si grand soit-il en sagesse ou en sainteté, ne peut masquer, ni ne consent à masquer la distance qui sépare ce qu'il dit de ce qu'il est ; au contraire il rend hommage à la vérité en s'effaçant devant elle. A plus forte raison ne songera-t-il pas à lier la vérité de sa parole à sa propre personne, comme si le poids de vérité de son enseignement venait de lui-même. Sans doute il ne s'agit pas ici des vérités générales de notre savoir, mais de la vérité, de « la lumière de la vie ». Sans doute encore la Personne de Jésus est tout entière référence au Père, mais cette référence est toute dans l'égalité avec le Père : « Le Père et Moi nous sommes un. »

Quoi qu'il en soit des conséquences et des implications de cette prépondérance de la Personne de Jésus, il fallait d'abord la signaler *avant* de l'*approfondir*.

2. A la question de Jésus : « Qui dites-vous que je suis ? » il me faut répondre moi-même. Nul ne peut répondre à ma place. Aucun savant, aucun philosophe, aucun théologien. L'Eglise même ne peut me remplacer ; son rôle n'est pas de se substituer à ma réponse. Il ne s'agit pas d'adhérer à une croyance, mais d'accomplir l'acte de liberté profonde qu'est la foi. Je dois renoncer à tout appui hors de moi-même pour assumer pleinement ma réponse, pour entrer dans la responsabilité véritable.

Certes, répondre par moi-même ne veut pas dire répondre par moi seul. Tout au contraire, c'est dans ma réponse personnelle que je vais découvrir que je ne suis pas seul et que j'entre ainsi dans une communion dont je n'avais aucune idée. Après sa confession de foi. Jésus dit à Pierre : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux » (*Mt 16, 17*). La communion, le véritable universel, se révèle au cœur de la réponse personnelle. Mais celle-ci n'était pas possible sans la Présence secrète du Père, principe de tout universel.

3. Si bien que la question de Jésus va, pour ainsi dire, se dédoubler : le « qui suis-je pour toi ? » de Jésus implique immédiatement le « qui suis-je moi-même ? ». La révélation de la Personne de Jésus est inséparable de la révélation de moi à moi-même. A mesure que je connais qui est Jésus, je sais qui je suis moi-même, parce que

je deviens moi-même. La révélation de Dieu à l'homme ne peut être que la révélation de l'homme à lui-même. Le « secret » de l'homme gît au sein du « mystère » de Dieu. En la Personne de Jésus reconnue l'homme trouve son nom, sa personne. La foi évangélique est désaliénation radicale.

LA FOI ÉVANGÉLIQUE

Ces affirmations préliminaires, destinées à alerter, voire à provoquer notre esprit, nous allons les ressaisir et les vérifier en retraçant la genèse de la foi selon les témoignages rapportés par les évangiles.

Il ne s'agit point ici d'exégèse de textes, mais de l'examen d'une démarche concrète et de ce qu'elle implique et exige, à savoir la démarche de celui qui s'approche du Christ et commence à croire en Lui. Cette démarche de la foi est toujours la nôtre, car en sa substance elle ne change pas, quelles que soient par ailleurs les transformations historiques des cultures, des politiques, et de tout ce qu'on voudra. La foi, comme le Christ, est « hier, aujourd'hui et demain ». Non point que la foi plane au-dessus de l'histoire ; c'est au cœur de notre histoire qu'elle naît et qu'elle vit et elle doit y jouer un rôle irremplaçable, mais justement à condition d'être elle-même et de ne pas se dégrader en succédanés et en sous-produits imbuvables.

Ces hommes, ces femmes qui s'approchent du Christ et à qui Jésus lui-même déclare : « Ta foi t'a sauvé », qu'ont-ils fait ? Quel chemin ont-ils parcouru ? Quelle a été leur démarche ou, au sens étymologique du mot, leur méthode ? Pourquoi est-ce leur foi qui les a sauvés ? Pourquoi Jésus ne leur dit-il pas : « Je t'ai sauvé » ? En quoi consiste cette foi et le salut qu'elle recèle ?

Ils se sont mis en route, ébranlés par la question du Christ, par la question qu'est le Christ en sa mystérieuse Présence manifestée par ses paroles et ses actes.

Leur réponse personnelle suppose un prodigieux déconditionnement. Elle n'est personnelle que parce qu'elle introduit en eux-mêmes ou plutôt elle fait naître en eux, dans leur « cœur », une *critique libératrice,* libératrice précisément de tout ce qui prétend répondre à leur place, leur fournir une réponse toute faite. Leur foi va à contre-courant de tout ce qui leur souffle une réponse autorisée par quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes. C'est comme si Jésus questionnant leur disait : « Sois toi-même, trouve-toi toi-même, aie le courage d'être toi-même ; cesse d'être la marionnette sociale de ton milieu,

qu'il soit culturel, politique ou religieux : prends le goût de la liberté ; pense et décide par toi-même. »

Ce Jésus dont la Présence fait naître en eux la foi comme par un phénomène d'induction n'a pas les prestiges des pouvoirs établis et des idéologies sécurisantes. C'est un homme suspect et « traqué » (c'est le mot de saint Marc) par tous les pouvoirs en place. Après quelques semaines de son activité publique, le temps de le voir venir, il est menacé de mort. Les siens, à Nazareth, pensent qu'il est fou et qu'il faut le ramener à la raison. Ceux qui le suivent le comprennent de travers. Pour s'approcher de Lui, il faut faire preuve de courage, le courage de « se déconditionner », de se libérer de la formidable pression sociale où chacun se trouve plongé. La réponse de la foi signifie : « Aie le courage d'être toi-même. Cesse de vivre en conformiste, en suiveur, en grégaire. »

Cette exigence de la foi n'est pas un débat purement fictif ; elle est inscrite dans les faits, dans les situations. Répondre personnellement au Christ par la foi crée des oppositions, des ruptures, des divisions tout ensemble extérieures et intérieures ; il faut affronter les conflits familiaux, et les pires de tous, les conflits religieux : par exemple, subir l'excommunication de la Synagogue. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la division. » Et pour finir, voici que se profile à l'horizon le risque de la mort violente. « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. »

Les contradictions extérieures retentissent au plus intime de notre conscience. Je ne puis devenir moi-même, comme l'exige l'appel de Jésus, sans être divisé contre moi-même. C'est l'enfantement spirituel de la liberté. « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes » (Rimbaud). Le vieillard Siméon l'avait dit : Jésus est « un signe de contradiction ... ainsi seront dévoilés les débats de bien des cœurs ».

Comment est-on arrivé à faire de la foi une espèce de conformisme autorisé, un système de sécurisation à tout prix ou je ne sais quoi de ce qui précisément aliène les hommes, qu'ils soient croyants ou athées, car l'étiquette importe peu, quand les uns et les autres sont prisonniers du même conditionnement et de la même aliénation radicale ? Nos augures plus ou moins scientifiques le déclarent : l'homme est parlé ; « ça parle » ; l'homme est muré dans un langage impersonnel sans pouvoir accéder à sa propre parole. Bien plus, « il est décidé », si l'on peut dire ; on décide de son bonheur, de ce qu'il a de plus personnel et inaliénable. Et il arrive que nous n'en soyons pas toujours mécontents, car il est des esclavages agréables et flatteurs qui trouvent en nous des complicités redouta-

bles. Mais la foi fait des hommes qui accèdent à leur propre parole, à la parole qu'ils peuvent donner.

Aujourd'hui les circonstances ont changé, tant qu'on voudra. Mais s'imaginer que la foi est possible sans la même exigence de déconditionnement radical, de « critique... qui pénètre jusqu'à diviser âme et esprit, articulations et moelles », c'est se leurrer étrangement. Penser qu'on peut vivre la foi selon l'Evangile sans avoir le courage de remonter la pente, d'aller à contre-courant, c'est s'exposer, comme dit le proverbe, à prendre des vessies pour des lanternes. « Ne soyez pas les conformistes du monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui est agréable, ce qui est parfait » (*Rm 12,* 2).

LA DOUBLE CRITIQUE IMMANENTE À LA FOI

Nous avons employé un peu plus haut le mot de « critique ». Ce mot est emprunté à un passage de l'Epître aux Hébreux, qui montre que nos Pères dans la foi avaient un sens très vif du caractère critique de la foi que les chrétiens d'aujourd'hui semblent avoir complètement oublié.

« Vivante, en effet, est la parole de Dieu, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant. Elle pénètre jusqu'à diviser âme et esprit, articulations et moelles. Elle est critique des mouvements et des pensées du cœur. Il n'est pas de créature qui échappe à sa vue ; tout est nu à ses yeux, tout est subjugué par son regard » (*He 4,* 12-13).

Le terme de critique évoque de nos jours, et jusqu'à la nausée, la critique scientifique, la critique des sciences de l'homme ; plus loin, nous aurons à confronter longuement avec cette critique celle qui est immanente à la foi. Car la critique est immanente à la foi ; elle n'est pas un préalable, une méthode constituée indépendamment de la foi et que celle-ci pourrait emprunter et appliquer à sa propre démarche. L'idée qu'on pourrait critiquer la foi du dehors est parfaitement aberrante et montre simplement qu'on ne sait plus de quoi l'on parle. En réalité, la critique immanente à la foi n'en est pas séparable, parce qu'elle n'est pas autre chose que le mouvement même de la liberté qui se trouve et s'engendre par la réponse — et la « responsabilité » — à l'appel du Christ. C'est « la vérité qui rend libre ».

En attendant la confrontation avec la critique scientifique, il est nécessaire d'examiner de plus près l'autocritique de l'homme qui s'engage dans la démarche de la foi, et de comprendre pourquoi et

comment cette démarche aboutit à la vérité de l'Incarnation, nous donnant du même coup le sens véritable des formules qui traduisent ce Mystère dans le langage humain.

Au cours de notre analyse, il faut tenir ensemble trois éléments ou plutôt trois aspects rigoureusement indissociables. Si l'un d'eux est perdu de vue, tout se disloque et s'effondre.

1. L'autocritique de mon espérance que je partage avec le milieu dont je l'ai reçue.

2. L'autocritique de ma théologie, c'est-à-dire des conceptions de Dieu qui justifient cette espérance et que j'ai reçues également des traditions qui m'ont formé.

3. C'est la Présence et la Personne du Christ qui font naître en moi ce mouvement d'autocritique. C'est pourquoi la question : « Qui dites-vous que je suis ? » est absolument décisive. Dieu seul peut créer en moi une critique radicale. Si le Christ n'est pas Dieu en Personne et s'il n'est pas reconnu pour tel, l'autocritique de la foi n'est plus possible. Elle retombe au plan des critiques humaines qui demeurent extérieures, pour ne pas dire étrangères à leur objet. Une telle critique est inévitablement aliénante. Pour la simple raison qu'elle ne peut pas épouser le mouvement même de ma liberté, qu'elle ne peut pas naître au cœur de la liberté où seule peut atteindre l'Action créatrice de Dieu, du Père. C'est exactement ce que le Christ dit à Pierre : « C'est mon Père qui te l'a révélé. » Dieu seul peut parler ainsi. Un homme religieux, si éminent soit-il, ne peut pas conjoindre en une seule et même réalité l'action de son propre appel et l'Acte créateur de Dieu qui donne et rend l'homme à lui-même et à sa propre parole de foi.

Nous touchons là au point spécifique de la foi chrétienne et nous aurons l'occasion d'y revenir. La parole de Dieu est radicalement critique en nous, nous rappelait l'Epître aux Hébreux. Or l'homme qui reçoit « le pouvoir de devenir enfant de Dieu » reçoit du même coup le pouvoir de devenir parole de Dieu. C'est pourquoi la critique de la parole de Dieu est autocritique de l'homme engendré à « la liberté des enfants de Dieu ». « Ta foi t'a sauvé. »,

L'autocritique créatrice de la foi est possible ou insensée, selon qu'est reconnue ou non la Personne divine du Christ.

D'autre part, si manquait l'autocritique de la foi ou, ce qui revient au même, l'émergence et la genèse d'une liberté réelle, capable de créer une relation réelle et responsable à la Personne du Christ courageusement reconnue, toute la vérité de l'Incarnation changerait de nature : elle deviendrait, elle ne serait qu'un langage, et non plus la Parole personnelle qui seule peut rendre libre. Elle serait transposée, et enlisée, en vérité objective, scientifique, en struc-

tures impersonnelles dont les significations multiples (mythique, dogmatique, historique, métaphysique, etc.) ne peuvent ni appeler, ni engager la liberté, mais tout au plus la provoquer comme une énigme dont, par ailleurs, on peut fort bien se passer pour vivre. Le Mystère du Christ s'évanouirait ou se durcirait, comme on voudra, dans l'impersonnel des « vérités » ; bref, il deviendrait un « problème » (le grand mot du siècle). Alors que l'Incarnation est par excellence lien personnel, union hypostatique, c'est-à-dire révélation et dessein de liberté et principe créateur du seul univers personnel qu'il soit donné aux hommes d'espérer.

Le « christianisme » prendrait la succession de la foi vivante, mais cette « lettre qui tue » succéderait à la foi comme le cadavre succède au vivant. Et il est certain que la dissection des cadavres fait progresser la science ; mais, comme dit une définition célèbre de l'enterrement, ce progrès laisse le principal intéressé absolument froid.

C'est parce qu'ils ont répondu personnellement à la question personnelle du Christ, qu'est le Christ : « Qui dites-vous que Je suis ? » que les apôtres et les disciples ont échappé au piège où s'enferment les fétichistes de la Science, à savoir le dilemme puéril : objectif ou subjectif ? L'acte le plus élémentaire d'un amour vrai transcende cette division qui ne joue qu'au plan du langage, mais n'a plus qu'un sens comique dans la relation réciproque de la foi donnée. C'est pourquoi la connaissance du Christ, de sa Personne, cette connaissance qui est vie éternelle, a transformé les apôtres et en a fait des hommes intelligents et libres. Et ils revenaient de loin, comme nous tous. Aucun savoir, quel qu'il soit, n'aurait pu opérer un tel renouvellement de l'être profond de ces hommes, à commencer, comme dit saint Paul, par « le renouvellement de leur intelligence ».

CRITIQUE DE L'ESPÉRANCE

Encore une fois, nous rencontrerons de nouveau et sous un autre éclairage ce genre de problèmes. Au préalable, nous allons vérifier ces assertions en retraçant d'une manière un peu plus serrée la genèse de l'acte de foi chez les disciples du Christ.

Il faut remarquer d'abord que la critique de la foi, chez ceux qui s'approchent du Christ, est plus exactement une critique de *leur espérance*. C'est le cas de dire, comme Dieu selon Péguy : « La foi que j'aime le mieux, c'est l'espérance. » Le mouvement qui les porte vers le Christ est d'abord un investissement de leur espérance dans la Personne du Christ. Ne serait-ce qu'à partir des besoins immédiats du malade, de l'infirme. Il est certain que ce point de départ des besoins est ambigu ; ils pourraient s'adresser au Christ

comme à quelque magicien ou à un rebouteux particulièrement doué. Partout, dans les évangiles, on sent l'ambiguïté de cette démarche initiale, l'ambiguïté des « miracles », des « signes ». Ceux-ci n'ont un sens que dans la foi, et quand Jésus répond, c'est qu'Il discerne au moins un commencement de foi, si enveloppé soit-il dans une gangue dont il devra se dégager. Par exemple l'aveugle de Jéricho qui entend dire que c'est Jésus de Nazareth qui passe. L'aveugle se précipite en criant vers Jésus. Mais on veut le faire taire. Et pourquoi ? Parce qu'il ne crie pas seulement son besoin, mais avec son besoin l'espérance messianique qu'il partage avec beaucoup de ses contemporains. Il dit : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi. » Cet homme, à propos de son infirmité, investit dans le Christ son espérance, c'est-à-dire l'espérance commune à laquelle il participe. Jésus le guérit et nous ignorons la suite, le cheminement de sa foi.

Mais il est sûr qu'il a été amené à critiquer son espérance messianique. Cette dernière, au temps de Jésus, était interprétée diversement, selon les milieux : pharisien, sadducéen, essénien, etc. Autant d'idéologies, comme nous dirions aujourd'hui, car toutes les idéologies sont messianiques, à un degré et à un titre quelconques. C'est-à-dire qu'elles traduisent, bien ou mal, en général l'un et l'autre, une certaine espérance collective, car une espérance est toujours collective.

Le mouvement de la foi et de l'espérance en Jésus sera une critique radicale de ces idéologies messianiques. Non point une critique du dehors, comme pourrait l'entreprendre un sociologue, un ethnologue, mais une critique du dedans, en tant que ces idéologies sont *vécues* par une liberté sincère, mais encore conditionnée et prisonnière d'interprétations qu'elle a reçues passivement, à la manière d'un langage commun qui englobe toute notre existence depuis les premières années de la vie. L'espérant idéologique vit dans l'espérance commune comme l'enfant dans le sein maternel ; il en reçoit tout le sang qui le fait vivre ; mais ce sang n'est pas encore le sien. Bref il ne vit pas l'espérance idéologique au niveau de sa liberté. Pour en arriver là, il faudra qu'il sorte du sein maternel. La critique de la foi et l'accession de l'homme à sa liberté et à sa propre parole d'espérance seront un enfantement, la véritable naissance qui ne pourra pas se faire sans douleur. Car l'enfant idéologique adhère vitalement à son milieu, de tout son être. Il lui faudra l'apprentissage de sa liberté ; la critique immanente à la foi le conduira à un détachement radical de tout ce qui, en lui, est encore étranger à sa liberté. C'est une mort, mais cette mort n'est que l'envers d'une transformation créatrice qui fait d'un langage reçu la parole personnelle et d'un être conditionné un être véritablement responsable.

C'est la critique des idoles, « les idoles de la tribu ». Il faut voir comment, par cette pédagogie de la foi, l'universel de l'espérance, toujours contenu, enveloppé, noyé dans toutes les matrices idéologiques, se dégage et se manifeste clairement, non point selon un simple prolongement ni selon une expansion plus ou moins impérialiste, mais par une recréation qui fait apparaître l'universel dans sa nouveauté absolue ; et une des marques de cet universel, c'est qu'il coïncide rigoureusement avec la révélation et l'affermissement de la personne. Les idéologies ne peuvent que gonfler et doper l'individu en le faisant participer à une puissance d'expansion qui singe et tue, en même temps que la personne, l'universel véritable des hommes, c'est-à-dire leur espérance.

CRITIQUE DE LA THÉOLOGIE

Ce mot de « puissance » nous introduit dans le second aspect de la critique immanente qu'est la foi. C'est une critique de la théologie que recèlent toutes les idéologies du seul fait qu'elles traduisent, vaille que vaille, une espérance. Elles véhiculent inévitablement diverses conceptions de Dieu. Non point qu'elles soient exprimées clairement, et encore moins élaborées. Elles demeurent la plupart du temps implicites, impliquées dans l'espérance qui les anime. Car la question de Dieu et la question de l'espérance ne sont pas séparables. Comme le fait remarquer saint Thomas d'Aquin, si Dieu n'est pas notre fin, c'est-à-dire notre béatitude, s'il ne l'était pas, il ne nous intéresserait absolument pas, en aucun sens du mot « intéresser ». La question de Dieu ne serait même pas une question spéculative : ce qui peut avoir un sens, ce qui a un sens, en dépit des scientismes à la mode du jour. Ce serait une question purement fictive. « Là où est ton trésor, là est ton cœur. » Ton Dieu, c'est ce que tu espères. Sans doute, nos idéologies sécularisées se prétendent à l'abri de toute théologie. Vain subterfuge : elles sont bourrées de théologies refoulées et masquées. L'absolu du désir les habite et leur fait trancher de tout dans d'inextricables confusions. La confusionnisme est le résultat inévitable de la prétention à un langage totalitaire et, c'est le cas de le dire, « unidimensionnel ».

Aussi bien, quand Jésus pose la question : « Qui dites-vous que je suis ? », la question posée à l'homme est double. Il s'agit de répondre, indivisiblement, qui Jésus est par rapport à Dieu et par rapport à la béatitude qu'il est possible à l'homme d'espérer. L'homme qui s'imagine pouvoir espérer sans Dieu a déjà répondu à la

question ; c'est pourquoi d'ailleurs elle lui paraît vaine. Mais c'est qu'il a substitué à Dieu une puissance dont il espère le bonheur. Quant à celui qui croit en Dieu, il lui est demandé par la question du Christ quel genre de puissance il attend de Dieu, de puissance réalisatrice de ce qu'il espère.

Que l'homme réponde, comme Pierre, que le Christ « a les paroles de la vie éternelle », ou qu'il réponde que la puissance de l'homme, par elle seule, peut réaliser son espérance et sa vérité d'homme, sans Dieu, la critique de la foi immanente à la réponse donnée atteint de plein fouet cette duplicité théologique et unit dans la même question les deux questions apparemment séparées : quelles conceptions te fais-tu de la puissance de Dieu dont tu attends qu'elle réalise ton espérance, et quelles conceptions te fais-tu de la puissance de l'homme pour que tu investisses en elle l'Absolu de ton désir ? Le Fils de l'homme qui pose la question subvertit cette duplicité, cette diplopie entre l'homme et Dieu, et barre la route au développement cancéreux des guerres entre idéologies religieuses et idéologies athées. Mais il ne le fait pas sans obliger l'homme (obliger, non pas contraindre) à répondre personnellement, ce qui veut dire en l'occurrence : à critiquer radicalement toute position idéologique et à poser sa propre liberté.

LA PÉDAGOGIE DU CHRIST

On comprend pourquoi la critique immanente à la foi se concentre tout entière sur la puissance ou l'impuissance de Dieu par rapport à ce que l'homme peut espérer. De ce point de vue, la pédagogie du Christ à l'égard de ceux qui le suivent est saisissante. Et dramatique. Dans la mesure où ils veulent le suivre et investir en Lui leur espérance, ils sont acculés à autocritiquer d'une manière de plus en plus radicale les conceptions qu'ils s'étaient faites de la Toute-Puissance de Dieu. C'est que cette dernière n'était que la projection imaginaire de leur puissance humaine sous ses différentes formes. Ce que la critique de la foi volatilise en nous, c'est le petit Feuerbach que chaque homme porte en lui-même. C'est pourquoi cette critique atteint du même coup le petit Feuerbach inversé, l'athée, qui mise sur la toute-puissance de l'homme. Jusqu'à ce que l'homme comprenne que la vérité de la vie est la logique de l'amour et que la Toute-Puissance de Dieu lui est réellement donnée, humainement donnée, et qu'il peut enfin, sans duplicité et sans équivoque, réaliser sa vérité d'homme.

On comprend aussi pourquoi les disciples ont dû suivre Jésus jusqu'à la Croix pour voir que l'intelligence de Dieu est la vérité de

l'homme. La Croix est la critique absolue de la puissance. Là le Créateur, en l'homme Jésus, nous révèle dans une lumière fulgurante que la Toute-Puissance est absolument pure de toute domination et de tout ce que l'esprit de domination peut inspirer. La Croix, la véritable « mort-de-Dieu-pour-nous », révèle, dit saint Paul, « la sagesse et la puissance de Dieu ». La sagesse, c'est-à-dire l'intelligence de la vie, du secret de la vraie vie. La puissance vraiment créatrice, qui est Amour et qui, à nous donnée, s'appelle le Saint-Esprit.

Les idéologies messianiques d'où ils étaient partis se sont écroulées, volatillisées. Et cependant ils étaient sincèrement persuadés, mais pas encore « en vérité ». Les voilà au fond de la détresse et du désespoir. Mais ils ont fait crédit, ils sont demeurés dociles, c'est-à-dire capables d'apprendre. La foi est demeurée au fond de leur cœur comme un germe minuscule, et c'est elle encore qui va les sauver dans la rencontre déroutante, débordante et aussi humaine que divine du temps de la Pâque.

Leurs conceptions de Dieu et de l'espérance étaient celles des « riches », des fanatiques et des envieux de la puissance de domination. Maintenant ils sont devenus des « pauvres », capables de comprendre le « Serviteur souffrant » et de vivre de son Esprit. Ils sont radicalement guéris et ils commencent à se rendre compte que toute théologie, en dehors de la connaissance personnalisante du Christ, n'est qu'une pathologie du cœur humain. On voit dans quel sens Jésus reprochera aux disciples d'Emmaüs leur aveuglement.

En vérité, Jésus n'a pas critiqué *du dehors*, comme un professeur, un philosophe ou un sociologue, bref comme un doctrinaire, les interprétations messianiques qui se disputaient les esprits des fils d'Israël. Cette critique extérieure, nous aurons à le montrer, n'est qu'une forme de l'esprit de domination. Mais la Présence questionnante du Christ a fait naître en eux, comme par une sorte d'induction, le dynamisme critique de la foi et c'est eux-mêmes par leur foi qui ont critiqué, exorcisé peu à peu les fantômes idéologiques qui les envoûtaient. Quel changement ! Quelle conversion de leur être profond ! Quelle libération des idoles et de cette sclérose de l'intelligence et de la liberté qui s'appelle l'endurcissement du cœur !

Ils ont fait l'expérience de la foi. Je dis « expérience » à regret et faute de mieux. Il ne s'agit pas de l'expérience de type scientifique, ni de ce genre d'expérience qu'évoque le terme de psychologie, mais de l'expérience totale, englobante de la liberté qui concerne l'existence tout entière. Ou, si l'on veut, il s'agit non du sujet psycho-

logique, mais de la personne comme irréductible et capable de communion universelle.

DIEU HOMME

Quoi qu'il en soit de la terminologie, à quoi les disciples sont-ils parvenus ? Comment expriment-ils l'aboutissement de cette démarche personnelle et universelle qui avait commencé, quelques années auparavant, d'une manière si spontanée et si timide, si naïve et si retorse, si sincère et si ambitieuse des premières places ?

Ils disent, et ils ne peuvent pas ne pas dire, parce que c'est la vérité même de leur cœur, de leur conscience, que de cet homme Jésus de Nazareth que « nous avons entendu, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons contemplé, que nos mains ont palpé » (*1 Jn 1*, 1), nous pouvons attendre et espérer tout ce que nous pouvons et devons attendre de Dieu Lui-même.

Plus le fidèle s'approche du Christ et comprend qui Il est, plus il surmonte l'opposition pathologique entre l'homme et Dieu. Le principe athée, commun aux bien-pensants et aux mal-pensants, peut se formuler ainsi : plus il y a de Dieu et moins il y a de l'homme ; et inversement plus il y a de l'homme et moins il y a de Dieu. C'est comme le principe des vases communiquants. Ce principe funeste procède de l'illusion intellectualiste qui est la prétention, le plus souvent inconsciente, de comprendre la personne, la présence, comme on comprend un objet scientifique. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

En attendant, il nous suffira de remarquer dans l'expérience des Apôtres et des disciples que, loin de s'exclure, de se compenser, de se balancer et de s'équilibrer, et finalement de s'annuler, la divinité et l'humanité de Jésus se répondent, renvoient l'une à l'autre, s'affirment et se confirment l'une l'autre à mesure que progresse l'intelligence du mystère, du secret personnel du Christ. La Présence du Christ est la Présence personnelle de Dieu, du « Fils de Dieu ». On pourrait s'attendre alors que son humanité soit écartée, repoussée, volatilisée jusqu'à devenir un masque provisoire, un déguisement, une apparence. C'est ce que concluent les docètes, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Pour eux, la Présence de Dieu ne peut que déshumaniser. Et ils pensent ainsi en s'imaginant rendre hommage à la grandeur de Dieu, à sa transcendance.

Mais les évangiles témoignent au contraire que plus la Personne du Christ est reconnue comme divine, plus se manifestent, se confirment et s'approfondissent les richesses authentiques de son humanité. En Jésus, l'humain se révèle dans sa pleine *santé*, « la santé

essentielle », comme dit le poète, une santé débordante, contagieuse. Non seulement il est humain dans ses faiblesses, car pour nous autres hommes (si humains !), c'est la faiblesse qui est humaine ; mais il l'est surtout dans ses puissances, dans ses signes qui visent à *guérir* l'homme, à le restaurer dans son intégrité ; il sera humain d'une manière bouleversante dans ses manifestations pascales. Décidément Dieu divinise, Il ne dénature pas. C'est le péché qui nous dénature.

En sens contraire, on pourrait penser que plus on connaît le Christ par une fréquentation prolongée, et plus l'aura de divinité qui semble le précéder se réduit à une humanité ordinaire, encore qu'exceptionnelle. Finalement on en arriverait à croire que sa divinité n'est qu'une sorte d'illusion d'optique propre aux hommes religieux, démunis d'esprit positif, et qu'enfin la théologie n'est qu'une anthropologie, que le christianisme n'est qu'un humanisme.

Nous n'avons pas à chercher et à rencontrer Dieu ailleurs qu'en Jésus, ni plus haut, ni plus bas, ni dans quelque « arrière-monde », comme disait Nietzsche. « En Lui réside la plénitude de la Divinité corporellement. » « Qui me voit, voit le Père. »

Si nous voulons bâtir non sur le sable, mais sur le roc, c'est-à-dire fonder l'espérance de chacun et de tous sans risquer la déception, c'est sur Lui qu'il faut bâtir. Il est « le fondement » et « nul n'en peut poser d'autre ».

Si nous voulons sauver l'homme et rassembler les hommes, sans sacrifier la personne aux Molochs dévorants des idéologies et sans consentir à la dispersion et à l'émiettement de l'humanité, c'est à Lui seul qu'il faut se fier. Il est Celui qui rassemble. « Qui n'assemble pas avec moi, dissipe. »

Si le salut est non seulement de « changer la vie », comme le promettent les idéologues, mais de pouvoir changer *sa vie*, de la créer, de la recréer à sa source ; si le salut est une nouvelle naissance, une création nouvelle, et non le déplacement de toutes les vieilleries du monde, c'est Jésus qui donne la Puissance créatrice elle-même, afin que les hommes ne soient pas sauvés comme des bêtes que leurs maîtres changent de parc, ni comme des objets par les manœuvres à la fois brutales et sournoises de la domination, mais comme des êtres libres capables de se créer eux-mêmes. « Ta foi t'a sauvé. » « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Bref, « il n'y a pas d'autre Nom (d'autre Personne) donné aux hommes en qui ils puissent être sauvés ». Jésus est « vrai Dieu et vrai homme ».

« Sans confusion ni séparation », selon les termes du concile de Chalcédoine, en la Personne divine de Jésus s'instaure « l'admirable échange » entre la nature divine et la nature humaine. En Jésus

se rencontrent et s'unissent « le maximum de l'homme et, si je puis dire, le maximum de Dieu » (Péguy).

Plus Jésus est connu comme Fils de Dieu, plus on perçoit et on goûte les prodigieuses richesses de l'homme Jésus. Et c'est l'homme Jésus de mieux en mieux connu qui me révèle les profondeurs de Dieu. En Lui le secret de Dieu et le secret de l'homme se conjoignent. Il est la Parole de Dieu qui exprime indivisiblement la Vie infinie de Dieu et la vie de l'homme appelé à la partager. Finie en principe, ou plutôt dans le Principe, l'oscillation frénétique entre les spiritualismes et les matérialismes, entre les mystiques vertigineuses et les rationalismes exacerbés. Dieu révèle sa vérité en l'homme, et l'homme découvre sa vérité en Dieu, dans la Tri-Unité de Celui qui est Père, Parole et Amour. Car « la Vie s'est manifestée », dit saint Jean, et elle est « communion avec le Père » et avec son Fils Jésus-Christ dans la « joie de l'Esprit ».

C'est la vision de Dante au chant XXXIII qui clôt le *Paradis* et toute la *Divine Comédie* :

Dans la profonde et claire subsistance
du haut foyer, trois cercles m'apparurent,
de trois couleurs et d'une contenance ;
comme iris en iris me semblait l'un
miré en l'autre ; et le tiers semblait feu,
respirant des deux parts égale ardence.
Oh, comme à la pensée tout dire est court
et enroué ! Mais elle, aux choses vues
est si peu, que c'est trop de dire « peu ».
O lumière en toi-même assise, éterne,
qui t'entends seule, et de toi entendue
et te pensant, ris à toi-même et t'aimes !
Cet anneau qui en toi semblait conçu
comme se réfléchit une lumière,
mes yeux l'ayant un moment contemplé,
dedans son aire, à sa même couleur,
il me parut de notre image peint ;
adonc en lui se mit toute ma vue.
Tel s'attache et se cloue le géomètre
à mesurer le cercle, et ne ravise
le principe de quoi il s'embesogne,
tel me tenait la vision nouvelle :
je voulais voir comment l'image au cercle
se put conjoindre, et comment lieu y trouve ;
mais à ce vol ne suffisaient mes ailes :
quand mon esprit fut frappé par un foudre
qui son souhait lui portait accompli.
Ci défaillit ma haute fantaisie ;
mais tu virais et pressais mon vouloir
comme une roue au branle égal, amour
qui mènes le soleil et les étoiles [1].

1. Traduction André Pézard, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1965.

C'est l'Amour créateur, en effet, qui nous mobilise, qui fonde et aspire tout notre être en toutes ses énergies enfin unifiées en Jésus « vrai Dieu et vrai homme », et il n'est plus possible de séparer ni de confondre l'amour de Dieu et l'amour de l'homme. Dans la mesure du moins où notre esprit, notre cœur, notre âme, nos forces s'engagent dans la connaissance de Celui qui est « la voie, la vérité et la vie ».

LA FOI CHRÉTIENNE AUJOURD'HUI

De nos jours, la démarche critique de la foi chrétienne est identiquement la même qu'autrefois, et nous le comprenons clairement si nous n'avons pas réduit la foi à une simple croyance religieuse et si, en nous, la parole personnelle de la foi ne s'est pas avachie en un langage culturel parmi d'autres. La foi chrétienne est « apostolique ». Cela ne veut pas dire, ne signifie pas que nous ayons à reconstituer à grand labeur, historiquement, scientifiquement, et pour finir pédantesquement, la pédagogie du Christ et le cheminement des Apôtres. Si, pour croire en vérité, nous étions condamnés à cette archéologie, à cette « antiquincaillerie d'âme », comme dit Péguy, nous serions bien les plus malheureux de tous les hommes, et les plus ridicules. Le chrétien ressemblerait à quelque savant Nimbus qui épouserait « pour des raisons purement scientifiques ». « Drôle de ménage », comme dirait Rimbaud.

Si changées que soient les circonstances historiques de toutes sortes qui sont les nôtres (et elles sont moins changées qu'on feint de le croire, pour qui considère la condition fondamentale de la vie humaine), la foi ne consiste pas à reproduire et à copier un modèle historique ; elle continue la même démarche critique, personnelle et universelle dans la rencontre du Christ, pour répondre par nous-mêmes (ce qui ne veut pas dire par nous seuls) à la question qu'Il continue de nous poser : « Qui dites-vous que Je suis ? »

C'est le même engagement total où on investit toute son espérance en mobilisant toutes les ressources du cœur, de l'intelligence, de la conscience, de la raison. C'est la même critique radicale, le même refus des conformismes sociaux et culturels, les mêmes affrontements et divisions, le même courage d'être soi-même, le même effort de déconditionnement pour libérer la raison envoûtée, « possédée » par les puissances du savoir et du pouvoir. C'est la même suspicion à l'égard des complaisances que l'homme trouve en lui, dans sa lâcheté et dans sa peur. pour les esclavages partagés qui le dopent, pour les servitudes établies qui le sécurisent et l'enlisent dans les surenchères du sacré et des faux absolus. C'est la mê-

me révolte contre les dualismes qui brisent l'unité vivante de l'homme et contre les confusions qui le stupéfient et le dépersonnalisent. C'est la même contestation des idoles et de leurs justifications idéologiques, au nom desquelles les hommes finisssent par s'entretuer allégrement. En un mot, c'est la même « pauvreté et droiture du cœur » de l'homme rendu à lui-même et enfin capable de « voir Dieu ».

Dès le début, la foi chrétienne a été exposée à ces crampes de l'esprit d'abstraction. Saint Jean nous parle déjà des « antichrists », c'est-à-dire de ces chrétiens (car c'étaient déjà des chrétiens) qui dissolvent, qui brisent le Christ et dont la confession de foi n'est pas « vrai Dieu ou vrai homme », mais « vrai Dieu et vrai homme ».

Il faudra essayer de comprendre ce qui fait obstacle en nous à l'intelligence de la personne, ce qui obscurcit dans notre esprit le monde des personnes et nous interdit d'instaurer un univers personnel. Si nous arrivons à saisir un peu ce phénomène de régression, nous projetterons quelque lumière sur « le péché du monde », qui n'est pas ce que nous imaginons. Nous pourrons entrevoir les mécanismes de cette étrange aventure. Plus l'homme s'efforce de se comprendre lui-même en diversifiant ses sciences, en multipliant ses instruments d'analyse, en perfectionnant ses méthodes, et plus il se déconstruit, se détruit et se renie lui-même, jusqu'à parvenir à se fonder (?) sur le néant, à s'envelopper dans une clarté toute formelle qui repose sur la mort dont il fait la clef de son existence. Cette étonnante victoire des sciences humaines : « la mort de l'homme », s'exprime un peu partout dans des philosophies. On l'étale, on l'exhibe avec une naïve assurance et un dogmatisme triste. On dirait que l'homme est saisi par une rage de se dépersonnaliser.

Sans doute on peut interpréter ce phénomène et on ne s'en prive pas ; l'herméneutique n'est pas là pour rien. On y voit, par exemple, un franchissement ou un affranchissement des limites humaines, un mouvement de transcendance. Car « l'homme est le seul être qui n'accepte pas sa condition » (Albert Camus). Des chrétiens, soucieux d'opportunisme et de récupération, parlent d'« expérience mystique », de « mystique d'anéantissement ». Il se peut, qui le sait ? En tout cas, assimiler sans nuances l'expérience mystique avec la foi chrétienne est aller un peu vite. La mystique et le mystique doivent aussi être « sauvés » par le Christ, et l'histoire témoigne que l'opération de salut ne va pas sans difficultés. C'est que *la* question de la foi subsiste et persiste : « Qui dites-vous que Je suis ? » On peut faire la sourde oreille, essayer de l'escamoter, de la « dépasser »,

de la neutraliser en la reléguant, par exemple, dans un langage théologique périmé, à grand renfort et à grand bruit de langage scientifique. Mais précisément la question ne relève pas d'un langage, quel qu'il soit ; elle a lieu dans la parole de Dieu et la parole de l'homme rendu à lui-même par la parole de Dieu qui « s'est faite chair ».

Les mystiques ont besoin de la critique de la Parole de Dieu et du discernement de la foi. En elle-même, en elle seule, l'expérience mystique est ambiguë. Elle peut s'orienter vers un anéantissement de la personne et vers une mort sans résurrection. Elle peut conduire à une mort signifiante de la Présence et de l'Alliance avec le Dieu Vivant en sa Parole qu'Il nous a donnée. Qui en décidera ? C'est la foi personnelle seule qui emporte la décision et lève l'ambiguïté. Seule la foi chrétienne, christique, est la genèse de l'homme véritable.

Prétention exorbitante aux yeux de l'homme charnel, c'est-à-dire réduit à ses possibilités immédiates ? Parbleu ! On s'est aperçu depuis longtemps de ce scandale inséparable du Christ, de la question qu'Il est. « Bienheureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute. » La question du Christ, en effet, oblige l'homme, au cœur de sa liberté engagée dans le dynamisme de la foi, à se décider, à dire oui ou à dire non, à accéder à sa propre parole ou à s'enfermer dans le tombeau d'un langage où l'on voudrait entraîner le Christ pour ensuite « chercher parmi les morts Celui qui est vivant ». C'est cela, pour beaucoup de nos contemporains, le *christianisme*. Réduit à l'objectivité d'un langage sans la parole personnelle de la foi, c'est-à-dire à ce qu'en peut saisir et analyser l'« homo scientificus », le christianisme pose beaucoup de questions, il ne pose pas *la* question que seule peut poser la Personne du Christ. Ou plutôt il est questionné, soumis à la question, et Jésus se tait, comme devant le curieux et frivole Hérode. « Mais Jésus se taisait. » Et ce silence n'a rien de mystique. C'est le silence du tombeau, de la « lettre qui tue », morte et mortelle. On n'entend pas l'écho de sa propre voix. « Le sel de la terre », qui ne peut être que la parole d'un homme vivant, « s'est affadi », littéralement « est devenu fou ». Il ne reste qu'un squelette, des structures, bref un cadavre, intéressant ou encombrant selon qu'on est un savant ou un homme de l'espèce commune.

Toutes les caractéristiques de l'acte de foi nous signifient qu'il est l'acte de la liberté, de la raison, de la conscience, du cœur au sens biblique du terme, de l'« intelligence renouvelée », comme dit saint Paul, par l'appel créateur du Christ.

Pierre GANNE, S.J. (†)